

DU MÊME AUTEUR

Théâtre

L'Autre Côté suivi de *X, Y, Z (Vagabonds)*, L'Harmattan, 2007.

Rendez-vous, in *Théâtre en court 4*, Théâtrales, 2009.

MARC-EMMANUEL SORIANO

Un qui veut traverser

suivi de

Le parlement des forêts

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

SOMMAIRE

| | |
|-------------------------------|----|
| Un qui veut traverser | 9 |
| Le Parlement des forêts | 37 |

Ce texte a été publié
avec le soutien du Centre national du livre

© 2022, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél.: +33 [0]3 81 81 00 22 – Fax: +33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-661-8

Un qui veut traverser

Ce texte a été achevé au Crouesty en juin 2012 et a été lauréat, la même année, de l'aide nationale à la création dramatique Artcena.

Il a été créé en mars 2013 dans une mise en scène de l'auteur avec la collaboration artistique d'Esther Marty-Kouyaté à la Friche des Lacs de l'Essonne dirigée par Christophe Lалуque.

L'auteur remercie chaleureusement Thibault Lambert, Claire Fournié, Stanislas Nordey, Xavier Papaïs et Michel Deguy.

Loin d'ici, voilà mon but !

Franz Kafka, *Le Départ*, 1936.

Sur une plage il y en a un qui veut traverser, avec un autre qui ne veut pas le faire traverser, non, sur la plage il y en a un qui doit traverser, avec un autre qui ne devrait pas le faire traverser, non, sur la plage devant une barque qui clapote, il y en a un qui ne peut que traverser, avec un autre qui ne peut que le faire traverser, puisque la barque est à lui, apparemment, donc, d'un côté il y en a un qui pense qu'il doit absolument traverser et de l'autre, un qui sait qu'il ne faut pas traverser, non, regardant la barque, il y en a un qui croit qu'il va enfin traverser ce soir la baie, et un autre qui sait qu'il y a peu de chance que ça arrive, à cause des courants, à cause des tempêtes, à cause des gardes-côtes, donc, un qui n'a pas le choix de ne pas traverser, avec un autre qui n'a pas le choix de ne pas louer sa barque, tant le désir de traverser est dévastateur, donc un qui va traverser, avec un autre qui va lui faire croire qu'il va traverser,

non, un qui donne tout ce qu'il a pour traverser avec un autre qui est obligé de le faire traverser, non, un qui a décidé depuis longtemps qu'il ferait la traversée, avec un autre qui lui demande s'il est sûr de vouloir partir, non, un qui s'approche de la barque avec l'autre dedans qui rapièce son filet et qui sait très bien au premier regard ce que vient faire là ce rôdeur, réserver une place pour une traversée la nuit, encore un pense-t-il, mais il n'y a plus de place, il le lui dit à peine a-t-il posé sa main fébrile sur la rame qui dépasse à l'avant de la pirogue,

non, il y en a un qui déambule sur un pauvre bout de ponton et qui cherche qui peut bien être le gars qui fait passer et il voit un type au bout du ponton les pieds ballants dans l'eau avec une chemise de crasse, un paquet de *Dunhill* posé à côté de lui, qui fume sa fatigue comme un bienheureux et il tente un coup de bluff en montrant n'importe quelle barque, disant que ce soir il serait dedans et qu'il quitterait enfin cette plage de malheur, pour voir si le type à la cigarette est l'homme qu'il cherche et lui demander son prix, et ça marche apparemment car celui-ci se retourne et lui envoie un sourire, mais il s'arrête là et continue de fumer, alors l'autre s'approche et lui dit ce soir il y a bien un départ, ça je n'en sais rien répond la bouche fumeuse, moi je suis pêcheur, voilà tout, ces histoires de traversées je ne suis pas au courant, je ne vais pas dénoncer l'autre dit, je sais que c'est ici et la pêche ça ne paie pas, combien, combien quoi, combien pour traverser, je n'en sais rien, je ne touche pas à ça, alors c'est qui, je n'en sais rien, personne ne passe ici, c'est une plage tranquille, allez voir ailleurs, faut pas me prendre pour un imbécile, il y a des départs ici, c'est la seule baie où c'est possible, tout le monde sait ça, tout le monde, oui tout le monde, ils devraient afficher le tarif, le tarif tout le monde le connaît, même à des milliers de là, vous venez de si loin, non des lacs, du nord, ils paient combien, cinquante mille je, cigarette, coupe l'autre indifférent, calmez-vous, non merci je ne fume pas, vous allez acheter la mort cinquante mille, moi, avec cinquante mille, je m'achète un moteur pour ma pirogue, vous n'allez rien acheter avec vos cinquante mille, que la mort, ou pire, la prison, qu'est-ce que ça peut bien vous faire, je paie une somme et vous me faites monter, point final, désolé je ne fais monter personne, je tiens à la vie, à soixante là-dedans on va au fond, c'est tout, vous achetez la mort je vous dis, pourquoi soixante, vous ne me ferez pas croire que vous

êtes tout seul, ou alors vous êtes très riche, le minimum ça doit être au moins quarante pour réunir la somme, en général ils sont au moins cinquante et ça se termine mal, ne faites pas l'innocent, vous ne les avez jamais vu revenir, qui flottent, les noyés, non, j'en connais qui sont passés, j'en connais, faites ce que vous voulez mais moi je ne vends pas ma pirogue à des fous qui veulent l'enfer, l'enfer il est ici crisse celui qui veut traverser, secouant imperceptiblement la tête, de toute façon on crève ici, on crève lentement comme des moules dans la boue, on est sans air, t'attends cette nuit c'est pas compliqué crapote l'autre, s'il y a un départ ça va déferler de partout, les pauvres types comme toi, merde il est où, il continue de parler mais l'autre s'est déjà éloigné vers l'autre bout du ponton avec sa main en visière pour voir mieux,

non, il y en a un qui attend au bord de l'eau, un qui scrute l'horizon depuis au moins une heure, avec un autre dans une barque qui arrive, qui n'en finit pas d'arriver, elle arrive du bout là-bas, de l'entrée de la baie, on la croirait immobile, ils sont plusieurs dedans, une petite dizaine, l'embarcation est un Zodiac rouge de taille moyenne, enfin elle accoste, celui qui attendait monte à son tour, du ponton pose un pied sur le rebord, mais il ne va pas plus loin, parce que l'autre, celui qui a la responsabilité du bateau, veut être sûr qu'il peut venir, si j'ai fait tous ces kilomètres, et tu n'as pas fini, crois-moi dit l'autre, recule, voilà, de quel coin tu viens, du nord, la grande usine de conserve près des lacs, tu ne connais pas la mer alors, disant cela il ouvre une canette d'un coup sec, non pas spécialement, ça peut être un problème, un problème, tu verras, on est secoués, t'as soif, non, faut tenir plusieurs jours, y en a qui n'arrivent pas au bout, je sais, j'ai l'argent, quoi tu n'as pas

déjà payé, à qui, mais au ministre des Transports, mon cher, et ils rient tous dans la barque en répétant la phrase, au boss, pas à ma mère dit-il enfin quand les rires ont diminué, tu montes pas, c'est impossible, et il se désintéresse de lui, il y en a plein qui commencent à arriver et tous lui glissent un truc à l'oreille et s'installent en rangs serrés sur les planches qui servent de banc, et pourquoi tu ne prends pas la somme finit-il par lui dire entre deux arrivants, c'est comme ça, l'argent à bord il vaut plus rien, comment plus rien, plus rien c'est tout, c'est comme ça, tu connais le mot de passe, quel mot de passe, celui qu'on donne en échange de l'argent, mais moi j'ai vu personne, je connais le tarif, je viens et voilà, et voilà répète le passeur, mais c'est plus compliqué que ça, ah oui, tu n'as pas ton visa il dit et ils rigolent tous encore une fois dans la barque, j'ai l'argent, je ne veux pas l'argent, je veux le mot de passe, c'est quoi le mot de passe, c'est à toi de le dire, pas à moi, et ils rigolent encore tous en disant il n'a pas de visa, tu trouves le pêcheur Mara-Mara, c'est son nom, tu lui donnes les billets et après tu monteras et tu traverseras, il ne doit te rester que de l'argent pour là-bas, mais quand, la prochaine fois, quelque chose comme une semaine après la grande marée, je ne vais pas attendre jusque là, tu fais comme tu veux mais nous on repart, laisse-moi monter, n'insiste pas et il attrape un manche de bois, dégage maintenant et va mettre tes billets en lieu sûr, un conseil, te balade pas trop longtemps avec ça, et ils repartent, et l'autre serre ses billets dans sa main en les regardant disparaître à l'autre bout de la baie, vers l'ouest, là où il faut aller, et il lui crie qu'il a traversé les terres jusqu'ici, que ça fait des centaines et des centaines de kilomètres qu'il se balade avec ça, comme il dit,

non, celui qui veut traverser, non, celui qui doit traverser, non, celui qui pense n'avoir pas d'autre solution que de traverser, est avec, est en face, assis sur un baril, de celui qui peut le faire traverser, non, de celui qui n'est qu'un intermédiaire entre lui et son désir de traverser, un intercesseur auprès de la toute puissance qui fait traverser, un à qui échoit le devoir de faire traverser, un qui tente chaque fois de dissuader, un qui ne part plus mais qui se fait payer parce qu'il sait, un qui a déjà vu le désastre, un qui est même allé de l'autre côté, tu crois qu'il y a de l'or là-bas ou quoi, tu crois à ça, je crève ici, je crève, c'est impossible de continuer, ça ne peut pas être pire là-bas, là tu te trompes, si on se fait attraper, je sais, mais je ne vais pas me faire attraper, je veux un travail, pour que les jours se ressemblent, même avec un travail, tu dois te cacher, on te méprise, et ici je suis quoi, un fils, tu parles, juste un moustique sur un marécage, pour pas avoir d'ennuis faut déclarer qu'on est heureux, interdit de se plaindre, c'est ta terre, elle me tue ma terre, elle m'empoisonne par les pieds, par la bouche, les oreilles, le trou de balle, tu connais les usines de conserve, je ne veux plus travailler là-dedans, il y en a une dans le nord, sur le fleuve, on gagne une misère, on se nourrit avec les déchets de poissons, on dort sur des cartons là-bas, tu le sais ça, il faut un espoir, si j'en bave là-bas, au moins ce sera pour quelque chose, on gagne de quoi, ils recevront l'argent et alors les jours se ressembleront, le lendemain ne sera plus une menace, peut-être pour moi mais pas pour eux, j'y arriverai, tu as l'argent, oui, montre, combien, j'ai la somme, combien, cinquante mille, cinquante mille c'est pour la traversée seulement, la traversée seulement, oui, la place, le riz, le sucre, l'eau, le gilet, et qu'est-ce qu'il y a de plus, il y a l'argent pour le graisseur et l'argent pour le camp après, j'ai un peu plus, combien, dix, il faut au moins vingt ou trente, tu montes

pas, et le pêcheur l'invite à se lever et partir, tu n'as pas compris dit l'autre, si, parfaitement, tu vas rassembler la somme, ça vaut mieux, crois-moi, si t'as rien pour le graisseur, on te laissera tomber et ce sera la prison direct, et il lui montre les collines comme s'il l'invitait à y entrer, le regard plein d'égards, celui qui veut traverser manque de saisir à la gorge cet ange bienveillant, il se retient, il n'y a pas de retour possible, il lui demande si c'est bien lui le pêcheur Mara-Mara, il répond à moitié, il dit oui je suis pêcheur, un des derniers ici, je peux t'apprendre la mer, il n'y a plus de poissons dit l'autre en sautant du baril, il n'y a plus rien, ni dans l'eau, ni dans la terre, il nous reste l'air, mais il pue, pour aller sur mer comme ça, reprend le pêcheur en s'éloignant, il faut qu'elle te connaisse, qu'elle t'adopte, sinon elle t'avale et disant cela il est déjà loin et l'autre crie en le rattrapant, prends l'argent, donne le mot de, il n'a pas le temps de finir car il reçoit plusieurs coups au visage et sur la tête, tais-toi, imbécile, tu veux que tout le monde sache ce que tu trimballes, mais crie-le plus fort et il plante ses yeux dans les siens, lui qui l'avait à peine regardé, le tenant par la chemise, tu veux qu'on te prenne tout, ça arrive tous les jours, ça, tu ne le sais pas, tu lis les journaux, tu me connais moi, tu ne me connais pas, tu crois qu'il y a un service public dans cette baie, qu'on est tous frères, tous amis, il y en a qui sont revenus parce que la tempête les avait repoussés, revenus entiers, mais anéantis par plusieurs jours de traversée, des pêcheurs du coin leur sont tombés dessus et ne leur ont rien laissé, à peine leurs vêtements, mais de quel village de demeures tu viens, on t'a dit que je m'appelais Mara-Mara, oui, tu peux m'appeler comme ça, mais je ne peux rien pour toi, je t'ai dit ce que tu devais savoir, donc maintenant il y en a un planté dans le sable et la bouche saignant légèrement, et un autre qui le regarde marcher maintenant vers une

espèce de terrasse, une buvette avec des types attroupés, peut-être ont-ils observé la scène de loin, peut-être vont-ils s'approcher, le cogneur continue de le regarder s'éloigner, lui crie *ya-mal*¹, l'autre se retourne,

non, sur une plage il y en a un qui s'allonge dans le sable frais du soir, qui s'allonge pour goûter un peu de temps à l'état pur, ressemblant déjà à son propre gisant, mains repliées sur l'abdomen, qu'on viendrait veiller et prier parce que tout ça se serait terminé là, à force d'épuisement, sur cette plage où son corps aurait capitulé, se serait terminé là comme souvent, par mort ou par blessure, dès le prologue, courte tragédie, contraire aux espoirs du public, avec un autre s'approchant, un autre l'ayant vu de loin tomber de tout son long, un autre qui sait à qui il a affaire, un autre qui va devoir, un autre qui pourrait ne pas, un autre dont c'est devenu la tâche, faire en sorte que l'histoire continue, que le héros soit un héros, qu'il triomphe, épreuves après épreuves, qu'il revienne dans son village couvert de gloire et de dollars, qu'il fasse de son clan un clan respectable, car il n'a plus le choix, il ne peut plus revenir, pas plus que l'autre n'a le choix de ne pas l'aborder, de ne pas gâcher cet instant réparateur, de ne pas le faire sursauter, de ne pas lui demander ce qu'il fait là, si tout est ok, s'il a soif, et il sait qu'il a soif, il lui tend une bouteille que le héros saisit et vide en un clin d'œil, non sans avoir regardé à l'entour, méfiance oblige, on l'a prévenu, il sait qu'avant d'être héros, il devra survivre comme gibier, donc il y en a un qui s'apprête à jouer son rôle de rabatteur, avec un autre qui boit et boit encore, tant il a avalé de poussière, tant il a eu chaud, sans pouvoir faire un seul geste, sous

1. Expression utilisée près de Djeddah, au bord la mer Rouge par les pêcheurs de perles signifiant : « Ô fortune ». (Albert Londres, *Pêcheurs de perles*, Paris, Arléa, 1998.)

peine de chute fatale sous le train où il s'est accroché avec des centaines d'autres, sangsues sur les citernes, le train est arrivé s'inquiète le pourvoyeur d'eau, je l'ai vu passer dit le zombiesque voyageur encore méfiant, je cherche le port, le port demande l'agent d'accueil, grand et sec, essuyant ses lunettes aux verres épais, oui le port, tu veux acheter du poisson, voilà c'est ça, tu peux en acheter un peu partout sur la plage, pas trop cher, demande, frais ou séché, je veux du frais, alors marche jusqu'aux pieux, tu les vois, les vendeurs sont derrière la petite baraque, il y en a un gros en short jaune, vas-y de ma part, tu t'appelles comment, tu dis Moïse, ok et j'aurai du bon poisson, oui et un bon prix, merci, et il le voit partir dans une autre direction, c'est par là, l'autre se détourne à peine et continue, c'est par là, répète-t-il en criant légèrement, mais sans succès, le poisson frais c'est là-bas *hombre*, hurle-t-il carrément maintenant en pure perte, j'ai compris, lui crie l'obstiné, d'un petit geste de l'index sur la tempe, mais j'irai plus tard, tu as tort l'aventurier, les mots sortent comme un lasso de la bouche du devin, l'autre s'arrête et se retourne, ligoté, à disposition, le gros il est là-bas je t'ai dit, il sait où tu vas, l'aventurier esquisse un sourire, rebrousse chemin, et se plante devant son maître, tu es seul, depuis quelques jours oui, il y a eu des problèmes, la Bête s'est arrêtée quelques minutes, la Bête, oui le train qui traverse l'intérieur, tu en as entendu parler, vaguement, au deuxième arrêt une bande de voleurs a fait un barrage des deux côtés de la voie, avec d'autres nous avons sauté sur le ballast, on s'est cachés sous les wagons, comme des chats qu'on veut déloger, nous crachions des cailloux, eux ils avaient des manches de pioches et quelques armes à feu, je les ai entendus demander aux gens de jeter ce qu'ils avaient sur eux, personne n'a bronché, quelqu'un a fini par crier tuez-nous, c'est pas grave, ils se sont énervés,

heureusement la Bête s'est remise en marche, ils ont juste tiré quelques coups, réussi à en dévaliser un ou deux et ils sont repartis, moi j'ai eu le temps de glisser dans un fossé, on n'était plus très loin, j'étais fatigué des secousses, j'ai suivi la voie en marchant deux jours,

non, il y en a un qui pense à ce départ, nuit et jour depuis qu'il l'a décidé, qu'il a réuni les fonds, tellement qu'il était sur le ponton, il saute dans une barque comme s'il était pêcheur, avec évidence, avec habitude, lui qui est déjà parti, depuis longtemps, de l'autre côté, comme s'il avait répété mille fois ce geste, il arrive et se met à la place qui est la sienne, et ils sont déjà nombreux, le chef lui dit de se mettre là plutôt, c'est mieux, il enjambe facilement ceux qui cuisent là depuis le matin, on l'a reconnu, inutile de se présenter, ceux qui sont là savent, ceux qui sont là se reconnaissent du regard, se reconnaissent à l'odeur, on n'arrive pas dans cette crique sans savoir, on n'est pas étonnés, on s'assoit, on prend le sac plastique, ils n'hésitent pas, ne demandent rien, est-ce que les âmes au seuil de l'enfer ont besoin de dire quoi que ce soit, ont besoin de montrer leurs papiers, il faut juste que Caron prenne le denier qu'on a placé dans leur bouche, et le voilà d'ailleurs,

non, il y en a un qui dort enroulé près de l'embarcadère avec un autre qui le réveille de loin avec une perche en tapotant la plante de ses pieds, criant le train est arrivé, tu as ton passeport questionne-t-il, le dormeur se demande où il est, ton passeport, le train est arrivé, il le regarde, lui et son bâton, lui et son équipage qui semble l'attendre, il se lève et répond *ya-mal*, la perche alors se rétracte dans la barque, signe qu'il peut prendre place, il t'en reste